

Le Chemin de la Fortune.

Passant dans un endroit où il y avait beaucoup de monde rassemblé pour une vente publique, je m'arrêtai. Il n'était pas encore l'heure de faire la vente, et en attendant qu'on commençât, la compagnie causait sur la dureté des temps. Quelqu'un s'adressant à un homme à cheveux blancs, simplement et proprement mis, lui dit : "Et vous, père Abraham, que pensez-vous des affaires ?" Que nous conseillez-vous ?

Le père Abraham se leva et répondit : "Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire brièvement ; car un mot suffit à qui sait l'entendre." Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée ayant formé un cercle autour de lui, il tint le discours suivant :

"Mes amis, il est certain que tout coûte. Si nous n'avions à payer que ce dont nous avons besoin, nous pourrions trouver les dépenses moins considérables ; mais il y a quelque chose de bien pis pour quelques uns d'entre nous. L'impôt de notre paresse nous coûte le double du nécessaire ; notre orgueil le triple, et notre folie le quadruple. Ces impôts sont tels qu'il n'est pas possible d'y faire la moindre diminution. Cependant si nous voulons suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous. Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

"S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner la dixième partie de leur temps pour son service, on le trouverait assurément très dur ; mais la plupart d'entre nous sont taxés par leur paresse d'une manière beaucoup plus forte. La paresse occasionne les inconvénients et raccourcit nécessairement la vie. La paresse, semblable à la rouille, use bien plus promptement que le travail ; mais la clef dont on se sert est toujours claire.

"Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps.

"Que signifient donc les désirs, les espérances de temps plus heureux ? Nous pouvons rendre le temps meilleur si nous savons agir. L'activité n'a pas besoin de former des vœux ; celui qui vit d'espérance mourra de faim. Il n'y a point de profit sans peine. Je dois me servir de mes mains, puisque je n'ai point de terre ; ou si j'en ai, elle est fortement imposée. Celui qui a un métier a un fonds de terre, et que celui qui a une profession a un emploi utile et honorable. Mais il faut alors qu'on fasse valoir son métier et qu'on suive sa profession, sans quoi ni le fonds de terre ni l'emploi ne nous aideront à payer.

"Si nous sommes laborieux, nous ne mourrons jamais de faim. La faim regarde la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose pas y entrer. Les huissiers la respectent ; car l'activité paie les dettes et le désespoir les augmente. Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter d'un riche parent ; le travail est le père du bonheur, et Dieu donne tout à ceux qui s'occupent.

"Tandis que les fainéants dorment, labourez profondément votre champ ; vous recueillerez du blé et pour votre consommation et pour vendre. Labourez aujourd'hui, car vous ne savez pas combien vous pourrez en être empêché demain. Un aujourd'hui vaut mieux que deux demain ; et ensuite : Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

"Si vous étiez domestique, ne seriez-vous pas honteux qu'un bon maître vous trouvât les bras croisés ? Eh bien ! puisque vous êtes votre propre maître, rougissez lorsque vous vous surprenez vous-même dans l'oisiveté, tandis que vous avez tant à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie. Ne mettez point de gants pour prendre vos outils. Souvenez-vous qu'un chat ganté n'attrappe point de souris. Il est vrai qu'il y a beaucoup

à faire, et peut-être manquez-vous de force. Mais ayez de la persévérance, et vous en verrez les bons effets. L'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par user la pierre. Avec de la patience une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

"Les soins qu'on prend par soi-même sont toujours utiles. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même. Une petite négligence peut occasionner un grand mal ; faute d'un clou, le fer du cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; et faute d'un cheval, le cavalier est lui-même perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue. Tout cela ne vient que d'avoir négligé un clou de fer à cheval.

"Renoncez donc à vos folies dispendieuses et vous aurez bien moins à vous plaindre de la dureté des temps, du poids des impôts, et de la difficulté d'entretenir vos maisons ; car le vin, le jeu et la mauvaise foi font qu'on trouve sa fortune petite et ses besoins très grands. Il en coûte aussi cher pour maintenir un vice que pour entretenir deux enfants. Vous vous imaginez peut-être qu'un peu de thé, un peu de punch, de temps en temps, une table un peu mieux servie, des habits plus beaux, et quelque petite partie ne peuvent être de grande conséquence. Mais, souvenez-vous que beaucoup de petites choses font une masse considérable. Prenez garde aux menues dépenses. Une petite voie d'eau fait périr un grand navire. Le goût des friandises conduit à la mendicité. Les fous donnent des repas et les sages les mangent.

"Vous êtes ici tous rassemblés pour une vente de meubles élégants et de bagatelles fort chères. Vous appelez cela des biens ; mais si vous y prenez garde, il en résultera du mal pour quelqu'un de vous. Vous comptez que tout cela sera vendu bon marché. Peut-être le sera-t-il, en effet, pour beaucoup moins qu'il ne coûte ; mais si vous n'en avez pas besoin, cela sera toujours trop cher pour vous. Avant de profiter d'un bon marché, réfléchissez un moment, le bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gémant dans vos affaires il vous fait plus de mal que de bien.

"Par leurs extravagances, les gens du bon ton sont gênés, se ruinent et sont ensuite forcés d'emprunter de ceux qu'ils avaient méprisés, mais qui par leur travail et leur sobriété ont su se maintenir dans leur état. C'est ce qui prouve qu'un laboureur sur ses pieds est plus grand qu'un gentilhomme à genoux.

Peut-être que ceux qui sont ruinés avaient hérité d'une fortune honnête, mais sans savoir par quels moyens elle avait été acquise, et ils pensaient que puisqu'il était jour, il ne ferait jamais nuit. Mais, à force de prendre à la huche sans y rien mettre, on en trouve bientôt le fond, et quand le puits est sec on connaît tout le prix de l'eau.

"Les avis d'un grand moraliste vont plus loin. L'orgueil de se parer, dit-il, est une malédiction. Quand vous en êtes atteint, consultez votre bourse avant de consulter votre fantaisie : l'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et est bien plus insatiable.

"Les folies de l'orgueil sont bien punies ; car, comme le dit le moraliste, l'orgueil qui dîne de vanité, soupe de mépris. Il dit encore : L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec la honte. Mais, après tout, à quoi sert cette vanité de paraître pour laquelle on se donne tant de peine et l'on s'expose à de si grands dangers ? Elle ne peut ni nous conserver la santé ni adoucir nos souffrances, et sans augmenter notre mérite elle nous rend l'objet de l'envie et accélère notre ruine.

"Mais quelle folie n'y a-t-il pas à s'endetter pour des superfluités ? Dans la vente qu'on a à faire ici, l'on nous offre six mois de crédit, et peut-être cela a-t-il engagé quelques-uns de nous à s'y trouver, parce que n'ayant point d'argent comptant,

ils espèrent de satisfaire leur fantaisie sans rien déboursier. Mais, hélas ! songez bien à ce que vous faites quand vous vous endettez. Vous donnez à un autre des droits sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier ; vous ne lui parlerez qu'avec crainte ; vous vous abaissez à vous excuser auprès de lui d'une manière rampante ; peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous vous déshonorerez par de misérables menteries. Le moraliste observe que la première faute est de s'endetter, et la seconde de mentir. Les dettes portent le mensonge sur le dos.

"Pour conclure ce discours, je vous dirai que l'école de l'expérience est chère ; c'est la seule où les imprudents s'instruisent, et encore est-ce fort rare ; car il est certain qu'on peut donner un bon avis, mais non une bonne conduite. Cependant rappelez-vous que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil ne peut pas être utilement secouru ; et si vous ne voulez pas écouter la raison, elle vous frappera sur toutes les jointures de vos membres."

Le vieil Abraham finit sa harangue. Les gens qui l'avaient écouté et approuvé ne manquèrent pourtant pas de faire aussitôt le contraire de ce que prescrivaient ses maximes. Ils agirent comme s'ils venaient d'entendre un sermon ordinaire ; car dès que la vente commença ils achetèrent à l'envi et d'une manière assez extravagante.

Moi, je résolus de faire mon profit de ce que je venais d'entendre répéter, et quoique j'eusse d'abord eu envie d'acheter de l'étoffe pour un habit neuf, je me retirai dans la résolution de faire durer le vieux un peu plus longtemps. Lecteurs, si vous pouvez en faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

RICHARD.

L'historique du couvert.

Bien peu de personnes, en se mettant à table, pourraient faire l'historique de leur couvert.

Jamais science ne fut pourtant plus élémentaire que celle-ci.

Un couvert se compose de six choses, savoir : une assiette, une serviette, une fourchette, une cuiller, un couteau et un verre.

L'usage des assiettes n'est pas très ancien ; autrefois des tranches de pain coupées en rond servaient d'assiettes. Virgile les décrit ainsi dans *compagnons d'Enée*, troublé par les Harpies.

On parle encore de cette pratique dans le cérémonial du sacre de Louis XII.

Après le repas, on donnait ce pain aux pauvres.

Aux serviettes à présent.

On ne se servait point de serviettes dans l'antiquité ; on étendait sur soi une portion de la nappe quand il y en avait.

Les premières serviettes ont été faites à Rheim et offertes par cette ville à Charles VII lorsqu'il réussit à s'y faire sacrer.

Elles ne devinrent communes que sous Charles Quint.

Aux couteaux.

Les couteaux se perdent dans la nuit des temps. La première coutellerie de renommée en France existait au dixième siècle à Beauvais.

A cette époque, on ne faisait point usage de fourchette ; on portait la viande à sa bouche avec la pointe son couteau.

Henri III est le premier qui ait fait faire des fourchettes d'argent.

Un certain journaliste, qui n'est pas tout à fait un modèle de sobriété, se plaignait de sa santé et disait qu'il avait comme une barre dans l'estomac.

— Une "bar" sans licence, alors, répondit quelqu'un.